



Pour illustrer leur appel, les modèles ont choisi d'incarner le Radeau de la Méduse de Géricault.

Les modèles nus en lutte pour ne pas se retrouver à poil

Les modèles d'art qui œuvrent pour les Ateliers beaux-arts de la ville de Paris dénoncent le manque de moyens et de considération. Auprès de «Libération», ils racontent leur métier méconnu mais précieux et les racines de leur combat.

Par CLÉMENTINE MERCIER
Photos AUDOIN DESFORGES

Que diable font-ils nus dans cette galère ? Profession : modèle d'art. Il s'agit de montrer son corps, y compris déshabillé, au regard des artistes pour qu'ils s'exercent au dessin, au modelage ou à la peinture. Souvent pour une bouchée de pain. Ceux qui tentent d'en vivre se rebiffent et donnent de la voix. Il a suffi d'un petit SMS de ralliement pour que ceux qui travaillent aux Ateliers beaux-arts de la ville de Paris (ABA) se retrouvent à Montparnasse le 12 juillet. En rogne mais solidaires, ils réclament plus de moyens aux Ateliers. Etablissements répartis sur 17 centres, les ABA forment 5 000 élèves grâce à 88 artistes enseignants et à une centaine de modèles d'art. Institution sous contrôle de la Direction des affaires culturelles de Paris, dépendante

du service des enseignements artistiques et des pratiques amateurs, ces centres dispensent des cours de dessin, sculpture, photographie, gravure, peinture. Mobilisés depuis juin, les agents administratifs, professeurs et modèles de ces ateliers dénoncent la sous-dotation budgétaire de la structure via une pétition, et surtout le manque de considération des modèles, méprisés et sous-payés. «On a retrouvé un délibéré datant de 2009 qui dit que le salaire des modèles de la ville de Paris doit être homogénéisé sur celui de l'École nationale supérieure des beaux-arts. Notre forfait devrait être calculé sur le leur, soit 23 euros bruts de l'heure contre 14 actuellement», rapporte un modèle syndiqué. Le métier est déjà réglementé : les modèles qui travaillent trois heures sont notamment payés quatre – le forfait compte le déplacement et l'habillage-déshabillage.

Pas toujours facile d'entrer dans le cercle fermé de ceux qui posent régulièrement, il faut trois à cinq ans pour se constituer un réseau. Sur 300 modèles vivants à Paris, dont environ 80% de femmes, ils seraient à peine une trentaine à vivre de ce métier. Et depuis 2009, la politique à Paris est de réduire les cours de dessin d'après modèle vivant, malgré la demande : près de 10 000 heures de pose annuelle ont disparu en près de dix ans. Parmi toutes les écoles d'art et mairies qui emploient ces modèles, la ville de Paris est l'institution qui paye le moins. «On considère que ce sont des outils pédagogiques, des esclaves vivants, alors qu'ils sont géniaux, inouïs», explique Myriam Boccard, professeure de dessin. Les modèles peuvent tout faire. La sellette [l'estrade sur laquelle ils posent, ndr] est leur territoire. Quand on sait dessiner un corps, on sait tout dessiner. Le corps est le mètre étalon de toute chose. Les cours de dessin d'après modèle vivant sont le lieu nécessaire de l'apprentissage des échelles. Aujourd'hui, on ne représente plus le corps idéal, hérité du Modulor, de la mythologie, du classicisme académique. Dans mon cours, on travaille le geste, le sentiment du corps, le quotidien, la nonchalance... Les modèles viennent de la danse, de la performance, de la musique. Moi je veux du spectacle sur la sellette. Quand un modèle monte dessus, c'est une aventure qui commence.»

Afin d'illustrer dans Libération leur appel au secours, les modèles ont voulu incarner le Radeau de la Méduse (1818-1819) de Théodore Géricault. Ce chef-d'œuvre du Louvre, symbole de l'échec de la restauration de la monarchie en France, est certes une scène horrible mais aussi le signe d'une lueur d'espoir et d'un miracle dans une galère noire. Au XIX^e siècle, Géricault avait choisi de peindre les survivants de la frégate Méduse au moment même où ils aperçoivent au loin l'Argus, le bateau qui viendra les sauver, plutôt qu'en pleine fureur cannibale. Pour composer sa toile, le peintre avait fait appel aux véritables rescapés pour témoigner de leur vécu, il avait observé les malades de l'hôpital Beaujon et avait rapporté des morceaux de cadavres dans son atelier. Mais Géricault avait surtout demandé à des modèles vivants de poser pour lui afin de représenter de façon réaliste ce naufrage au large de la Mauritanie, épisode

d'épouvante de l'histoire coloniale française et conséquence de l'incompétence crasse d'un officier de marine aristocrate nommé par Louis XVIII. Avant ce radeau revisité, une manifestation-happening s'est déjà tenue devant l'hôtel de ville de Paris le 21 juin. On s'intéresse bien aux peintres ou aux sculpteurs, pourquoi négliger ceux qui prêtent leur chair à l'art ? Alors que les Ateliers ferment pour l'été, écouter ces modèles passionnés et mobilisés, permet de prendre la mesure de leur apport artistique.

Corinne Ayo, 50 ans
«Il faut être endurant à la souffrance et aimer être au service de l'art»

«Cela faisait des années que je voulais être modèle. Le modèle vivant est unique, il transmet quelque chose de l'ordre de l'imperceptible, tout ce qui n'existe pas à l'heure actuelle. Une amie faisait modèle vivant pour compléter sa retraite. Elle m'a cooptée. C'est un métier assez solitaire, mais où l'on est solidaires les uns vis-à-vis des autres pour s'offrir des plans. Je pose à 95% nue. La première fois a été merveilleuse. A l'époque, l'effort physique, l'hygiène du corps, l'ascétisme compaient pour moi. La toute première fois, j'ai pris des poses de kung-fu, de yoga, devant cinq personnes. L'enjeu, pour le modèle, c'est de tenir la pose. Si j'ai envie de faire une pose tonique, c'est mon problème. Je dois tenir dans le temps imparti par le prof. On voit tout de suite l'intention du cours dans la mise en scène de la sellette.

«La première fois où j'ai posé devant quarante élèves, mon front a perlé de sueur. Après les trois quarts d'heure réglementaires, la professeure m'a demandé : "C'est la première fois ?" Je forçais mon regard à être fixe, j'avais le trac. Ce qui m'a apaisée, c'est que tout le monde s'en contrefichait que je sois nue. En fait, chacun était concentré. Il faut être endurant à la souffrance et aimer être au service de l'art. C'est très physique, l'immobilité personne ne l'a dans le quotidien, c'est plus agréable pour ceux qui dessinent. Si on fait une journée de 9 heures, on doit se rendre à trois endroits différents, ça demande une logistique. J'ai fait ce métier à plein temps de 2015 à 2018 puis j'ai perdu mon père, donc je n'arrivais plus à être immobile. La douleur était trop forte. Si je peux bosser ailleurs qu'aux Ateliers beaux-arts de la ville de Paris, je privilégie d'autres endroits, parce que ce n'est pas assez payé.»

Cristina Scallioti, 54 ans
«Il m'a fallu du temps pour comprendre que c'était un véritable métier»

«Poser de six à neuf heures par jour, oui, c'est un métier, que je fais depuis trente ans. Mais je suis comédienne par ailleurs, comme beaucoup de modèles. Il m'a fallu du temps pour comprendre que c'était un véritable métier, un métier qui se nourrit d'autres disciplines. La première fois, en Italie où j'ai grandi, j'étais jeune, j'ai cherché des petites annonces. Je suis tombée chez un peintre, qui m'a présentée à son maître. Je posais habillée avec deux autres modèles. Il avait connu la vieille Millan, c'était merveilleux et magique de croiser tout

CULTURE/

«Cette mobilisation, c'est une nouveauté pour moi qui ai toujours travaillé en solo. Ici j'ai trouvé un groupe, pas seulement la liste des modèles qui peuvent me remplacer en cas de pépin.»

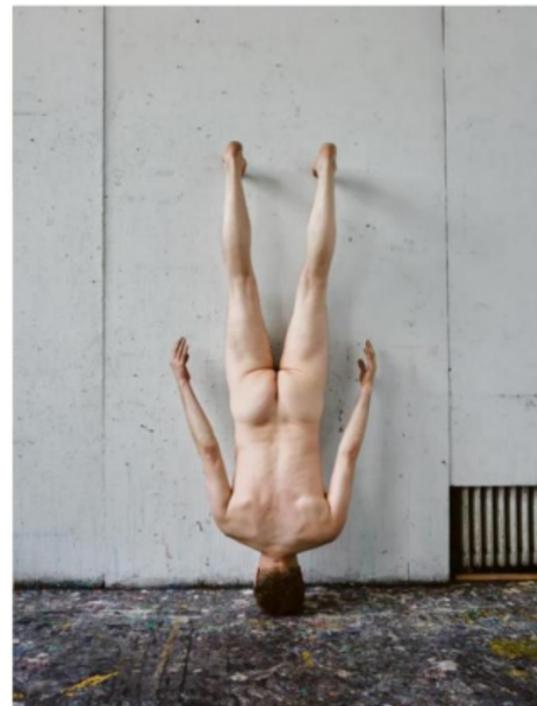
Cristina Scallioti, modèle

ce monde dans l'atelier. Puis, je suis arrivée en France mais je souhaitais continuer. On m'a demandé si j'avais déjà posé nue et j'ai dit oui alors que ce n'était pas vrai. Je me suis retrouvée au Viaduc des Arts et, pour la première fois, j'ai dû enlever ma robe de chambre devant du monde. Cela ne m'a pas choquée, je savais bouger mon corps, j'ai fait pas mal de danse, mais c'était tout nouveau. Quelque part, c'était assez doux et bienveillant. «Il y a toujours une vigilance du groupe. Le modèle est respecté. A la ville de Paris, j'y suis arrivée au tout début et j'y suis revenue seulement il y a trois ans. La pose est un endroit où je mets tout ce que j'ai appris en tant que comédienne. J'adore les escabeaux, j'adore m'y accrocher, parfois nue ou avec des tenues pour ne pas me faire mal. Cette mobilisation, c'est une nouveauté pour moi qui ai toujours travaillé en solo. Ici j'ai trouvé un groupe, pas seulement la liste des modèles qui peuvent me remplacer en cas de pépin. Que vont-ils faire sans modèles vivants ? Après le Covid, on m'a proposé de poser nue devant un écran, mais c'était impossible de contrôler mon image. Ce n'était pas correct.»

Nicole Desjardins, 66 ans
«En posant, on se rend compte qu'il n'y a pas de corps moche»

«Jeune, j'étais très complexée. Je prenais des cours de danse, de théâtre mais je ne supportais pas le regard des autres, je rougissais tout le temps. Un copain m'a suggéré de poser : si j'arrivais à supporter le regard des gens toute nue, je le supporterais d'autant mieux habillée. C'était une thérapie. Je me suis lancé ce défi pour me guérir. En posant, on se rend compte qu'il n'y a pas de corps moche, tous les corps sont beaux. J'ai commencé à 24 ans. La première fois, j'étais tétanisée, j'ai gardé des collants chair, on voyait tout à travers, mais j'avais l'impression d'être habillée. J'esseyais de ne pas bouger mais à la fin, les élèves sont venus me voir pour me dire que les autres modèles bougeaient, qu'elles se gratouillaient. J'avais mis la barre très très haut. On dit de moi d'ailleurs que je suis un bon modèle parce que je ne bouge pas. «Je suis autodidacte. Au fur et à mesure, j'ai appris qu'il fallait une pause syndicale, et qu'on devait nous-même apporter un tissu à placer sur la sellette par hygiène. Il y a quarante ans, ces règles n'existaient pas. J'ai réalisé que je faisais du yoga sans

Suite page 22



Théodore et Nadia, deux des modèles en lutte.
PHOTOS AUDOIN DESFORGES

«C'est triste de voir le mépris qui entoure les artistes. La plupart des modèles sont aussi chanteurs, danseurs, acteurs. Ils courent à droite, à gauche, on cumule les petits boulots pour essayer de vivre.»

Sonia modèle

Suite de la page 21 m'en rendre compte. J'ai trouvé des ressources dans l'immobilité. On me demande à quoi je pense : le nirvana, c'est quand on ne pense pas, on respire, on est dans l'air, c'est le top. Poser, c'est être et non pas paraître. Comédienne et metteuse en scène, je ne cherche pas à poser à plein temps car poser tout le temps, c'est pénible. J'aime les poses courtes. Les poses longues, de trois à cinq minutes pour les sculpteurs, c'est le plus difficile. Aux ABA, c'est très mal payé et parfois cela m'enlevait de l'intermittence, donc j'ai dû refuser des poses. En banlieue, on est payé 30 euros de l'heure dans des ateliers privés. Les ABA doivent s'aligner. Je suis solidaire de mes camarades. Quand on est devant un modèle vivant, humainement c'est émouvant, et celui qui dessine doit faire abstraction de l'émotion, c'est très difficile. S'il n'y a plus de cours de modèles vivants, les gens ne sauront plus dessiner.»

Yann Texier, 63 ans
«Quand on donne en tant que modèle, c'est épuisant, mais c'est beau»

«Quand j'étais gamin, à La Courneuve, j'étais fasciné par un bas-relief du Lucien Gibert qui représentait des hommes nus s'élançant pour la course à pied. Plus tard, à un vernissage pour le rendu d'un travail d'atelier, le professeur me dit : "Je trouve pas de modèle masculin, est-ce que ça ne t'intéresserait pas ?" On me tendait la perche. J'avais 25 ans et je pensais toujours à ce bas-relief. Je faisais du théâtre et j'ai dit oui. La première fois, c'était difficile. J'étais mort de trac à l'idée de me mettre nu. C'était dans un atelier municipal du soir avec une quinzaine de personnes. Une jeune fille de 15 ans qui avait vu mon trouble m'a dit spontanément : "Ne vous inquiétez pas, monsieur, des personnes nues, on en voit toute l'année." Donc ça m'a libéré. Je suis quelqu'un de très pudique, mais quand on est sur la sellette, la pudeur nous habille. C'est une sorte de don de soi, on participe à la création artistique sans aucun autre artifice que notre corps. «Aujourd'hui, je me mets nu tellement souvent que ça n'a plus tellement d'importance. Ce qui m'importe, c'est la qualité de mes poses, ma motivation à donner quelque chose de moi-même sur la sellette. Il y a un échange silencieux entre l'assemblée et le modèle. Le modèle, quand il s'investit, le silence s'établit.

On sent la concentration intense des personnes qui sont là pour dessiner ou pour faire du modelage. Une bonne pose peut se terminer par les applaudissements de l'assemblée. C'est un métier difficile, éprouvant, je fais des journées de 9 heures, plusieurs dans la semaine. Quand on donne en tant que modèle, c'est épuisant, mais c'est beau. Cela permet parfois de compenser la brutalité de la vie. A la ville de Paris, on est très mal considérés. Dans les centres municipaux, les ateliers privés, c'est mieux mais j'aime les ABA pour la communauté de gens, pour l'esprit. On dit de Paris que c'est la ville de la culture, mais en réalité, quand on gratte, c'est nul leur attitude. Je fais partie de la délégation qui va négocier à la mairie. C'est un très beau métier. On incarne, on défend une histoire. Souvent, on me dit qu'il n'y a pas assez de nu, pas assez de modèles vivants. Ça se perd. Battez-vous. C'est ce qu'on essaye de faire.»

Sonia (1), 54 ans
«Poser nu, c'est rentrer à l'intérieur d'un processus créatif»

«Etudiante, j'ai fait l'école du mime Marcel Marceau, où il y avait du théâtre gestuel, de la danse, du mime, du masque, puis j'ai commencé à poser en 1994. Comme j'ai toujours fait de la danse, du théâtre et du yoga, ça m'a permis de continuer à travailler avec mon corps et faire des propositions esthétiques dans les ateliers privés ou des écoles. J'ai eu des expériences très diversifiées dans le domaine culturel, avec des metteurs en scène, des chorégraphes. J'ai aussi fait d'autres boulots qui n'ont rien à voir avec le domaine artistique juste pour vivre décemment. Poser nu, ce n'est pas seulement affronter le regard, cela n'a rien à voir avec l'exhibition, c'est vraiment rentrer à l'intérieur d'un processus créatif, artistique. On travaille avec les lumières, les ombres, les valeurs. Aux Beaux-Arts, on m'a demandé de travailler à la manière de Rembrandt. C'était tellement extraordinaire comme expérience sensorielle que j'en tremblais presque d'être entre l'ombre et la lumière du matin dans une très grande salle de l'école des Beaux-Arts.

«On ne peut pas dire que ce soit un métier facile. Disons qu'on travaille beaucoup. Charlie Chaplin a dit "les danseurs sont une synthèse exacte entre la religieuse et le boxeur", le modèle c'est un peu pareil. Sa proprioception est grande : il a besoin d'utiliser son ossature, ses muscles, sa tonicité, ses appuis mais doit savoir à quel endroit il faut relâcher pour mieux respirer, être en introspection. On a tous notre sauce, nos techniques. C'est triste de voir le mépris qui entoure les artistes. La plupart des modèles sont aussi chanteurs, danseurs, acteurs. On coure à droite, à gauche, on cumule les petits boulots pour essayer de vivre en tant qu'artiste, interprète ou créateur de nos projets artistiques. On tombe aussi sur des vides juridiques, le système administratif est très compliqué. Pour France Travail, on passe pour des fraudeurs alors que pas du tout, on est payé en décalage, parfois c'est kafkaïen. Paris, ville des arts ? C'est une déception.»

Le prénom a été modifié.